

ROBERT MERLE

Oscar Wilde
ou
la « destinée »
de l'homosexuel

nrf

GALLIMARD



à RAYMOND QUENEAU

AVANT-PROPOS

Il y a quelques années, quand Raymond Queneau lut Week-End à Zuydcoote en manuscrit, il me demanda si je n'avais rien écrit d'autre. Je lui envoyai ma thèse de doctorat sur Oscar Wilde, parue, un an auparavant, chez Hachette. Quand je retournai le voir, il me dit : « C'est dommage de laisser votre Wilde enfoui sous l'appareil critique d'une thèse. Vous devriez en tirer un essai à paraître chez nous. » Je trouvais l'idée fort bonne, mais non enthousiasmante. J'avais consacré à Wilde dix ans d'étude, je venais à peine de soutenir ma thèse, et l'idée d'y revenir me fatiguait d'avance.

Je ressentis encore un peu de cette fatigue — ou de cet ennui qu'éprouve l'écrivain devant le « déjà-fait » (même si c'est lui qui l'a fait) — quand je commençai, il y a quelques mois, à découper, dans un exemplaire de ma thèse, les pages que je voulais garder. Puis mon état d'esprit se modifia peu à peu. Des éléments nouveaux avaient vu le jour, en effet, depuis ma thèse, notamment sur le procès. Des faits connus m'apparaissaient sous un jour différent, particulièrement en ce qui concernait la jeunesse et le mariage de Wilde (sur lequel, malheureusement, on n'en sait pas plus que ce que je dis ici). Je

pouvais aussi, puisque j'avais fait, dans ma thèse, le lent, lourd et minutieux travail de la critique des témoignages, supposer ce travail connu et le dépasser vers un récit plus vif et qui, tout en restant fidèle aux faits, empruntât parfois l'allure d'un roman. Il me paraissait enfin désirable d'élargir le débat que le cas Wilde nous propose, d'étudier les conversions religieuses si fréquentes chez les homosexuels, le caractère de « destinée » qu'ils prêtent à leur vie et la répression pénale dont ils font l'objet.

Bref, je commençais à ajouter à mon texte primitif des pages nouvelles jusqu'au moment où je m'aperçus qu'elles devenaient plus nombreuses que celles que j'avais conservées et que j'étais, en fait, occupé à écrire un second livre sur Wilde, et assez différent du premier.

R. M.

Le 25 mai 1895, à 17 h. 35, les jurés revinrent dans la salle de la cour d'assises d'*Old Bailey*, à Londres, et regagnèrent leur place. Le silence aussitôt se fit, et le greffier, une feuille à la main, se leva, se tourna vers le jury et dit :

LE GREFFIER. — Gentlemen, vous êtes-vous mis d'accord sur le verdict ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui.

LE GREFFIER. — Estimez-vous l'accusé coupable d'avoir commis des actes d'une immoralité grossière sur la personne de Charles Parker, à l'hôtel Savoy, le soir même où celui-ci lui fut présenté ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui.

LE GREFFIER. — Estimez-vous l'accusé coupable des mêmes actes une semaine plus tard ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui.

LE GREFFIER. — Estimez-vous l'accusé coupable des mêmes actes à St. James Place ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui.

LE GREFFIER. — Estimez-vous l'accusé coupable des mêmes actes sur la personne d'Alfred Wood, à Tite Street ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui.

LE GREFFIER. — Estimez-vous l'accusé coupable des mêmes actes dans la chambre n° 346 à l'hôtel Savoy ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui.

LE GREFFIER. — Estimez-vous l'accusé coupable sur tous les chefs d'accusation ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui, sur tous.

LE GREFFIER. — Gentlemen, êtes-vous tous d'accord sur ces points ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui.

Le Greffier s'inclina dans la direction de l'honorable Justice Wills et s'assit. Justice Wills se tourna vers l'accusé, le regarda avec un mépris indescriptible et prononça d'une voix forte :

— *Wilde, le crime dont vous avez été convaincu est si horrible que je dois me faire violence pour ne pas décrire, en des termes que je pourrais regretter, les sentiments qui naissent chez tout homme d'honneur en entendant les détails de cet abominable procès.*

« *Que le Jury ait rendu un verdict équitable, je n'en ai pas le moindre doute. Tout discours serait vain. Ceux qui ont pu commettre des actes pareils sont morts à tout sentiment de honte et on ne saurait espérer les émouvoir par des paroles. Cette cause est la plus répugnante de toutes celles que j'ai eu à juger. Je ne puis douter, Wilde, que vous n'ayez été au centre d'une monstrueuse tentative de corruption s'exerçant sur des jeunes gens. En conséquence, je me dois d'appliquer la sanction maxima prévue par la loi, tout en regrettant qu'elle ne soit pas plus sévère.*

« *Je vous condamne donc à deux ans d'emprisonnement avec travaux forcés.* »

Il y eut dans la salle quelques protestations, vite couvertes par des applaudissements frénétiques. Wilde chancela et, les deux mains crispées sur le rebord du box, il tourna vers Justice Wills un visage blême, décomposé :

— *Et moi, my Lord, et moi ? Puis-je dire quelque chose ?*

Justice Wills ne répondit pas. Il avait fait son devoir. Il l'avait fait jusqu'au bout, et même avec plaisir. Le reste ne le concernait pas.

Il fit un signe. Un des gardes toucha Wilde à l'épaule, et Wilde sortit du box. Puis il se retourna et promena longuement sur la cour, sur les jurés et sur le public, un « regard d'agonie ». Il y eut quelques huées, et les gardes l'entraînèrent.

« *Pratiquement* », comme disent si joliment les Anglais, Oscar Wilde est, à ce moment même, « *un homme fini* ». Les trois procès qu'il a subis l'ont ruiné. On l'a proclamé failli. On a vendu ses meubles aux enchères. Ses livres ont été retirés des librairies, ses comédies, bannies de la scène. Sa femme s'est séparée de lui. Il est déchu de ses droits paternels.

Deux années s'écoulent, à la prison de Wandsworth d'abord et ensuite dans la geôle de Reading. Admirables prisons, remparts chéris de l'ordre, partout et en tous temps les mêmes, il faudrait louer ici la fidélité que l'homme témoigne, en vous et grâce à vous, à ses meilleurs instincts : A travers les siècles, et sur toute la surface de ce monde aimable, qu'il est doux, le droit de punir !

Éternels, invariables et quasi sacrés, les moyens de la punition ! Écoutons le forçat C.33 de la geôle de Reading, et la description qu'il en donne :

La cellule étroite où l'on vit
Est une latrine puante et sombre,
Et le souffle fétide de la Mort vivante
Engorge barreaux et grillages,
Et tout, sauf la luxure, tombe en poussière
Dans l'être humain.

L'eau saumâtre que nous buvons
Est souillée d'une vase infecte.
Le pain amer qu'on nous rationne
Est plein de craie et de chaux,
Et le sommeil ne peut se coucher, et marche,
Les yeux hagards, et à grands cris, appelle le temps...

Les bras ballants, le pas traînant, on marchait dans la
[cour,

C'était le défilé des Sots !
Peu nous faisait ! On savait qu'on était
La Brigade du Diable.
Et têtes rasées et pieds de plomb
Vous font joyeuse mascarade.

On effilait la corde goudronnée
De nos ongles cassés et sanglants,
On frottait les portes, on brossait les planchers,
On faisait briller les rampes,
Et, par files, on savonnait les châlits
Dans un tintamarre de seaux...
On cousait les sacs, on cassait les pierres,
On tournait la manivelle poussiéreuse,
On entrechoquait les gamelles,
On braillait les cantiques, on suait au moulin,
Mais dans le cœur d'un chacun
La terreur était tapie...

Car ils affament l'enfant qu'ils terrorisent
 Jusqu'à ce qu'il pleure jour et nuit,
 Et ils battent les faibles, et fouettent les pauvres
 Et moquent les vieux aux cheveux gris...¹ [d'esprit

1. *Each narrow cell in which we dwell
 Is a foul and dark latrine,
 And the fetid breath of living death
 Chokes up each grated screen,
 And all but lust is turned to dust
 In Humanity's machine.*

*The brackish water that we drink
 Creeps with a loathsome slime,
 And the bitter bread they weigh in scales
 Is full of chalk and lime,
 And Sleep will not lie down, but walks
 Wild-eyed, and cries to Time . . .*

*With slouch and swing around the ring
 We trod the Fools' Parade!
 We did not care. We knew we were
 The Devil's Own Brigade.
 And shaven head and feet of lead
 Make a merry masquerade.*

*We tore the tarry rope to shreds
 With blunt and bleeding nails;
 We rubbed the doors, and scrubbed the floors.
 And cleaned the shining rails.
 And rank by rank, we soaped the plank,
 And clattered with the pails.*

*We sewed the sacks, we broke the stones,
 We turned the dusty drill;
 We banged the tins, and bawled the hymns,*

*And sweated on the mill
 But in the heart of every man
 Terror was lying still . . .*

En 1897, Oscar Wilde sort enfin de prison. Il a, comme on dit, « payé sa dette ». Il est libre, et il jouit, par conséquent, des droits reconnus à tout homme libre. Par exemple, il a le droit d'entrer dans un restaurant, de se faire servir un repas et de demander une chambre. Mais il est à peine installé que le gérant s'approche de lui, s'excuse poliment et le prie de s'en aller : des clients l'ont reconnu. S'il reste, ils quitteront les lieux. Wilde a le droit également, pour gagner sa vie, d'écrire et de publier ce qu'il écrit. Mais il ne trouve pas d'éditeur pour *La Ballade de la Geôle de Reading*, si ce n'est un personnage peu reluisant, spécialisé dans les ouvrages pornographiques. Il va sans dire, par ailleurs, qu'à supposer qu'il écrive une nouvelle comédie, aucun metteur en scène n'est disposé à la monter. Wilde a enfin le droit, comme tout citoyen britannique, de vivre en Angleterre. Mais, dès qu'il sort dans la rue, des gens le reconnaissent et le poursuivent de leurs huées.

Il se réfugie donc en France et vit d'une petite pension que sa femme lui sert. Dépendance amère : il revoit Lord Alfred Douglas, et sa femme lui coupe les vivres. Il s'entête, et Douglas, à son tour, l'abandonne. Un ami, rencontré par hasard sur une route du Midi, se détourne de lui avec un sourire contraint. Un Anglais qui l'héberge quelque

*For they starve the little frightened child
Till it weeps both night and day.
And they scourge the weak, and flog the fool,
And gibe the old and grey . . .*

temps en Suisse le traite en parent pauvre. En vain, ses fidèles le pressent d'écrire, l'arrachent à Paris, l'emmènent dans la solitude. Il commence dans sa tête quelques strophes d'un poème, ou le plan d'une pièce de théâtre, mais, au moment de les transcrire, un découragement le saisit. Pourquoi écrire ? *La Ballade* avait-elle rien changé à la haine des hommes — cette haine dont la poussée silencieuse et puissante le chasse, peu à peu, hors de la vie ?

Ainsi, après chacun de ses voyages, il revient vers Paris comme vers une drogue. Ces rues qu'il a si souvent parcourues la nuit, du temps de sa splendeur, revoient sa haute et massive silhouette, son pas lassé de viveur. Son existence est celle d'un homme qui a renoncé à tout, hors au plaisir. Les atteintes du mal qui le ronge, la conscience de sa stérilité, tout lui fait désirer d'accélérer son déclin. Il se met à boire de l'absinthe et traîne de café en café avec des amitiés de ruisseau. Pour vivre, pour boire, pour « *aimer* », il emprunte sans honte ni répit, à ses amis d'abord, et bientôt à des étrangers, leur laissant à chaque fois dans les mains des lambeaux de son amour-propre. Il parle à plusieurs reprises de se suicider, et certainement, longtemps avant la fin, la volonté de vivre s'est retirée de lui. Dès que son mal lui laisse un peu de répit, il se livre frénétiquement à l'alcool, qui, il le sait, lui est fatal. A un ami qui le lui reproche en disant : « *Vous vous tuez* », il répond : « *Et pourquoi vivrais-je ?* » Et il meurt, en effet, à

quarante-six ans, le 30 novembre 1900, « *trois petites années* » après être sorti de prison.

* * *

Wilde naît le 16 octobre 1854, à Dublin, d'un couple étrange, mal assorti. Lady Wilde est grande, imposante, et, encore que ses traits soient un peu virils, fort belle. C'est une statue et une Minerve, et Sir William, un temps attiré par ce beau marbre, s'en est lassé assez vite. Oculiste de réputation européenne, fondateur d'un hôpital célèbre de Dublin, érudit et statisticien, il a « *moins à se glorifier dans la chair* » que son impassible épouse : il est petit, frêle, et le bas de son visage est d'une laideur simiesque. Au surplus, il est sale. « *Pourquoi les ongles de Sir William sont-ils si noirs ?* » demandent les facétieux de Dublin. Et ils répondent : « *Parce qu'il se gratte.* » Des rumeurs plus scandaleuses viennent frapper à sa porte. Ce savant à tête de faune s'enivre. Il court infatigablement l'aventure. On cite, on montre du doigt ses bâtards. Lady Wilde reste marmoréenne. Elle est au-dessus des sentiments vulgaires. Elle est au-dessus, également, des devoirs d'une maîtresse de maison. Dans la demeure somptueuse et sale de Merrion Square, où défile toute la bourgeoisie intellectuelle de Dublin, elle vit dans un monde à part, récite les tragiques grecs, se pare comme une idole, médite sur son passé glorieux. Jeune fille, elle a joué, en effet, un rôle politique, écrit des poèmes et des chroniques dans le journal nationaliste de Dublin.

En termes vibrants et violents, elle y appelait le peuple d'Irlande à se révolter contre le tyran anglais. Un de ses articles, paru sous le titre *Alea jacta est*, vaut au journal d'être saisi et au directeur Duffy d'être traduit devant un tribunal. « *Speranza* » — c'est le nom de plume de la jeune fille — assiste au procès et, quand l'avocat général cite contre Duffy des passages séditionnaires d'*Alea jacta est*, elle se dresse — elle a plus de six pieds de haut — et s'écrie d'une voix forte : « *Je suis seule coupable, si c'est l'être que d'avoir écrit cet article !* »

Cette poétesse guerrière, cette Minerve toute armée et casquée a eu cependant un fils de Sir William, Willie, et, à mesure que les années passent, que Sir William se détache d'elle davantage, elle se prend à désirer passionnément une fille. Willie est un beau petit garçon certes, mais bientôt il aura, à n'en pas douter, ces honteuses passions des hommes, cette sensualité grossière, insistante, jamais satisfaite. Une fille, du moins, sera pure comme un lis. En 1854, un deuxième enfant naît, en effet : c'est Oscar Wilde. Déception profonde, irrémédiable, et que pas un instant Lady Wilde n'accepte. Elle habille Oscar en fille, elle lui parle comme à une fille, elle fait de lui sa compagne. Cette femme frigide se jette avec violence dans un amour accapareur. Elle comble Oscar de baisers, elle le costume, elle l'exhibe, elle le caresse, elle le séduit. Oscar ne doit pas courir comme un garçon, ni grimper aux arbres, ni se battre, mais écouter les vers que sa mère lui

récite, se promener gravement à ses côtés, paré, ondulé, maniéré et pur. Lui, l'adore, bien entendu. Comment ne pas l'aimer ? Elle est belle, majestueuse, péremptoire. Quant au père, qu'on ne voit presque jamais d'ailleurs, — il travaille à l'hôpital, ou bien il boit, ou bien... mais Oscar ne sait pas encore ce qu'il fait, — c'est un petit homme laid, sale, débraillé, puant l'alcool. Quant à Willie, Oscar le voit avec les yeux de sa mère : c'est un garçon. Il a déjà tous les vices de son sexe.

Oscar a quatre ans quand Lady Wilde a enfin une fille, Isola. Rien ne change. Oscar, pour Lady Wilde, est toujours sa fille, sa fille chérie. Lady Wilde a maintenant deux filles, et c'est tout. Elles grandissent côte à côte. Oscar est la sœur aînée d'Isola. Il veille sur elle. Il l'adore. Dans cette grande maison de Merrion Square, luxueuse et désordonnée, où on ne dîne jamais à l'heure, où les enfants veillent très tard à une table où de très libres propos s'échangent, où les domestiques volent, où les notes des fournisseurs non payés s'accumulent sur un plateau, il y a nettement deux clans : celui des hommes : Sir William et Willie ; celui des femmes : Lady Wilde, Isola, Oscar : la Reine des Abeilles et les deux princesses royales, charmantes et pures. Les hommes : des bourdons encombrants et malpropres. On ne les massacre pas, comme les bourdons de la ruche. Mais on est distant, dédaigneux. Les épigrammes abondent. Lady Wilde est une causeuse remarquable, et sa langue, pour ses filles, si douce,

si caressante, peut piquer comme un dard.

Oscar Wilde atteint à peine sa dixième année quand un scandale éclate dans sa famille. Une certaine Miss Travers intente à Lady Wilde un procès en diffamation. Mais, bien entendu, c'est la faute de Sir William. Cela, les enfants ne peuvent l'ignorer, qui assistent à toutes les discussions, qui écoutent les domestiques critiquer librement leurs maîtres. Cette Miss Travers, fille du professeur Travers, de Trinity College, est jolie, immorale, à demi folle. Elle est devenue la maîtresse de Sir William à l'âge de dix-neuf ans et la liaison a duré des années. Puis l'éternel Don Juan s'est lassé. Il a voulu rompre. C'est alors que la tragédie commence. Mary Travers ne veut pas de cette rupture. Sir William la supplie de s'éloigner, de rejoindre ses frères en Australie. Il lui offre l'argent du voyage. Elle l'accepte, se rend à Liverpool, dépense l'argent et revient. Il lui redonne de l'argent, elle l'accepte et ne part pas. Excédé, il lui interdit sa porte. Alors, mois après mois, elle le persécute, elle l'assiège de lettres anonymes, fait circuler sur lui des poèmes insultants. Chaque fois qu'il apparaît en public, elle se précipite sur lui, éclate en reproches et en menaces. Elle écrit et publie à ses frais un pamphlet d'une extraordinaire bassesse, où Sir William, satirisé sous le nom du Dr. Quilp, est accusé de l'avoir violée après l'avoir endormie au chloroforme. Comble de raffinement : elle signe ce pamphlet « *Speranza* » ! Elle l'expédie à Sir William, à Lady Wilde, et, un

soir, elle le fait distribuer gratuitement à la porte d'une *Association Chrétienne* où Sir William est en train de faire une conférence.

Lady Wilde emmène ses enfants à Bray, au bord de la mer. Mais, là encore, la persécution la poursuit. Sur la plage, en promenade, dans sa villa, des petits commissionnaires, payés par Mary Travers, l'abordent continuellement et lui proposent le pamphlet sur le Dr. Quilp. Lady Wilde est restée longtemps impassible, dédaigneuse. Mais notre Minerve perd enfin patience. Elle s'agite sur sa fresque, brandit sa lance et frappe. Elle écrit au professeur Travers une lettre terrible où elle accuse Mary — en termes nobles — d'être une catin. Le professeur Travers ne réagit pas. Il sait sûrement à quoi s'en tenir. Mais sa fille, quelques semaines plus tard, tombe par hasard sur la lettre que le professeur n'a pas eu le bon sens de détruire. Elle tressaille de joie : elle va enfin pouvoir salir les Wilde tout son saoul. Elle intente à Lady Wilde un procès. Elle réclame deux mille livres de dommages et intérêts. Si elle gagne, les Wilde sont définitivement ruinés.

Et elle gagne, en effet. Mais les juges irlandais, à la fois lucides et inconséquents, n'évaluent qu'à un *farthing* — le quart d'un *penny* — le dommage fait à sa vertu. Elle peut, cependant, s'estimer heureuse : elle a fait tout le mal possible. Aux Wilde d'abord. Mais surtout à leurs enfants.

Oscar vient d'entrer à l'école de Portora. A Merrion Square, c'était, pendant « l'affaire », des

ROBERT MERLE

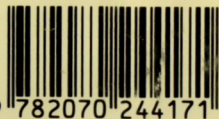
Oscar Wilde

ou La « destinée » de l'homosexuel

En notre temps de procès très « douteux », de Marie Besnard à Lord Montague, en passant par l'affaire Dominici, la tragédie d'Oscar Wilde prend un accent pathétique et actuel que les vains propos sur la « belle époque » et l'homosexualité de « bon ton » lui avaient fait perdre. Robert Merle qui, en 1948, avait consacré à Oscar Wilde un livre très documenté, reprend aujourd'hui le problème à partir de documents nouveaux, et, après avoir décrit l'enfance, la jeunesse et le paradoxal mariage de l'*Esthète*, révèle les dessous de l'inique procès par lequel la société victorienne brisa le plus brillant enfant de la fin du siècle.

Élargissant le débat, l'auteur analyse ensuite certains traits permanents des homosexuels d'hier et de toujours, la croyance où ils s'enferment de la « fatalité » de leurs mœurs, leur recours, souvent malheureux, à la conversion religieuse, leur position de « paria » dans la société et la philosophie de la vie que les plus cultivés ou les plus lucides d'entre eux élaborent à partir des conditions de vie qui leur sont faites.

Enfin Robert Merle, analysant la répression légale de l'homosexualité dans le monde, montre comment une simple ordonnance, prise en 1945, a introduit dans un code essentiellement rationaliste un élément absurdemment puritain et a permis d'aggraver dans des proportions généralement insoupçonnées la persécution des homosexuels, sans d'ailleurs réussir à en diminuer le nombre.



55-I A 24417

ISBN 2-07-024417-2

Extrait de la publication

9 782070 244171